

INTRODUCTION

La philosophie est inséparable de sa source grecque. Elle s'est voulue une science universelle, suivant la théorie cartésienne, puisque la réflexion de Descartes porte à la fois sur l'essence des mathématiques et sur les questions des fondements de la philosophie. Toute démarche rationnelle, dans la perspective cartésienne, un savoir total et indubitable, aujourd'hui est hors d'atteinte.

Quant à la philosophie conçue comme un savoir universel, systématique et achevé, selon les mots de (J.-P. Sartre, 1960, p.15) « n'est pas ». Une telle conception de la philosophie n'existe plus. Mais le projet d'effectuer l'unité synthétique de tous les savoirs n'a pas pour autant été abandonné : seule le fut, depuis Hegel, la volonté, désormais tenue pour illusoire, d'achever cette unification.

La philosophie n'est donc ni une science, au sens strict du terme, mais une épistémologie, c'est-à-dire une réflexion sur le savoir, une « science » de l'esprit conçue avant tout comme une connaissance de ses propres limites. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le discours philosophique se veut ouvert mais le vœu intime de tout philosophe est de mettre fin à la philosophie.

Le discours philosophique, tel qu'il est vécu et traduit par le philosophe, peut-il s'apparenter à une science rigoureuse ? A quelles conditions peut-on faire de la philosophie une science rigoureuse ?

Notre démarche analytique consiste à partir des deux modes différents d'appréhension du Réel, ensuite montrer que le réalisme scientifique permet de mieux comprendre l'épistémologie pour enfin aboutir à la complexité du projet.

1. Deux modes différents d'appréhender le réel.

1.1. Le mode de la science

Le mode de la science est progressif. Tandis que la science est progressive parce qu'elle accroît par l'extension de ses domaines de compétence et admet des solutions certaines et universellement tenues pour vraies, la philosophie, estime A. A. Cournot, (1975, p. 412), reste « enfermée dans un cercle de problèmes qui restent au fond toujours les mêmes ». Dans la science, il est absolument fondamental que le savoir du réel ne modifie pas la réalité elle-même. Dans le processus de la connaissance scientifique, le réel est au départ et à l'arrivée de ce parcours. De sorte que le réel appréhendé représente l'idée d'un état actuel d'un fait. Une représentation scientifique ne se contente pas seulement de décrire ce qui est mais également elle permet de décrire ce qui pourrait être. Ce n'est par là que la connaissance modifie et transforme le réel.

L'observateur ne peut pas modifier le phénomène objectif, c'est-à-dire le réel. Il peut modifier tout au plus les représentations qu'il se fait du réel ou modifier l'objet de connaissance, mais ne modifiera pas l'objet réel qui lui a tout autre statut que l'objet de la connaissance ; et est préalable à l'objet de connaissance. Le réel à connaître est impliqué dans et par l'immanence même de la posture scientifique. Th. Kuhn explique le but de la science en ces termes :

La science normale n'a jamais pour but de mettre en lumière des phénomènes d'un genre nouveaux ; ceux qui ne cadrent pas avec la boîte passent même souvent inaperçus. Les scientifiques n'ont pas non plus pour but, normalement, d'inventer de nouvelles théories, et ils sont souvent intolérants envers celles qu'inventent les autres. Au contraire, la recherche de la science normale est dirigée vers l'articulation des phénomènes et théories que le paradigme fournit déjà. ». (Th. Kuhn, 1962, p.47).

D'une part, la science ne fait pas cercle avec elle-même ou n'établit pas de cercle entre l'objet réel et l'objet de connaissance comme le fait la philosophie, qui elle prétend non seulement être un savoir du réel comme la science, mais être une coproduction de celui-ci. Ce qu'on appelle l'objectivité ou l'objectivation c'est-à-dire la constitution des objets. Cela est une confusion du réel connu avec l'objet de connaissance qui est lui toujours modifiable. De là, émerge la distinction que nous ferons entre la science et la philosophie.

D'autre part, la science, dans son processus, use de la réflexion d'une manière spécifique, comme le fait la philosophie. C'est ce que décrit G. Bachelard en ces termes :

Les régions du savoir scientifique sont déterminées par la réflexion. On ne les trouve pas dessinées dans une phénoménologie de première prise. Dans une phénoménologie de première prise, les visées sont affectées d'un subjectivisme implicite que nous aurions à préciser si nous pouvions travailler un jour à la science du sujet soucieux de cultiver les phénomènes subjectifs en déterminant une phénoménotechnique de la psychologie. (G. Bachelard, 1949, p.122)

1.2. Le mode de la philosophie

La philosophie, selon G. Deleuze, (1991, p.66) est « la théorie et la pratique de l'objet, de l'objectivité ou de l'objectivation », c'est-à-dire la théorie et la pratique de l'opération par laquelle nous mettons à distance une réalité pour l'appréhender, l'apercevoir, la connaître, la sentir etc... Mais avec cette idée d'arrière-plan dans la philosophie, qui est essentielle à savoir que lorsque je mets à distance l'objet et que je le représente, c'est alors que je le transforme. Alors que la science va bien représenter aussi des objets mais ne va pas les transformer dans l'opération même de connaître. La philosophie a des objets au sens de l'objectivité, elle confond le réel avec sa représentation.

Mais la science qui a un objet cette fois-ci, objet réel n'a pas d'objet au sens philosophique. Elle entretient avec le réel un rapport qui n'est plus d'objectivation, qui est de représentation sans doute mais cette représentation ne se confond pas avec l'objectivation de type philosophique, objectivation ou représentation au sens où, c'est bien connu Heidegger (M. Heidegger, 1927), Nietzsche (F. Nietzsche, 1937), Deleuze, (G. Deleuze, 1991), Derrida, et (J. Derrida, 1967), ont pu critiquer ces notions. Il y a deux modes hétérogènes de manifestation du réel ; et la philosophie qui est toujours décisionnelle veut les confondre. C'est-à-dire que la philosophie veut son unité avec la science. Unité dont la réussite ne sera effective qu'à condition de réduire la spécificité de la science ou son originalité. Alors que la science veut l'autonomie de sa propre manière de penser le réel et ne veut pas du tout absorber la philosophie.

La philosophie a toujours, dans ce combat entre elle et la science, voulu l'unité des deux et qui par là manifeste une certaine violence alors que la science se contente de laisser être la dualité des deux. Pour fonder dans sa réalité et pas seulement dans sa simple possibilité réelle, la manifestation scientifique du réel, telle qu'on vient seulement de la supposer ou de l'exiger, et pour la distinguer ainsi définitivement de celle de la philosophie, on se demandera si nous en possédons, et sous quel mode concret ?

Si nous possédons une expérience suffisante, c'est-à-dire quelle est l'expérience suffisante du réel qui est à la base du fondement de la posture scientifique et qui distingue un scientifique d'un philosophe ? Avons-nous une expérience capable de nous aider à reconnaître à la science une autonomie de pensée ? La conséquence de cette autonomie nous permettra de reconnaître à la science une plus grande originalité. C'est dire une plus grande primitivité comme manière de penser qu'à la philosophie.

Car c'est une conséquence absolument nécessaire, si on veut montrer que la science est une manière de connaître indépendante de la philosophie, mais complètement indépendante de celle-ci, alors la science est nécessairement plus primitive que la philosophie et vient dans l'ordre du savoir avant celle-ci. Il serait contradictoire de prétendre une nouvelle fois accéder à la science avec des démarches, des procédés, avec des catégories ou des techniques prises de la philosophie. Cela veut dire que ni la réduction transcendantale de Husserl (E. Husserl, 1900), ni la méditation de type soit cartésien (R. Descartes, 1641), soit heideggérien, ni la fondation kantienne de type analytique, ni la recherche des conditions ultimes de possibilités pratiques courantes de la philosophie ; rien de toutes ces méthodes n'est encore utilisable et légitime pour essayer de décrire la posture scientifique ; et pas davantage la réflexion ou la conscience de soi, réflexion ou conscience de soi épistémologique, réflexion sur le prétendu fait des sciences qui n'est qu'un artéfact de l'objectivation philosophique. Suivons G. Bachelard à travers ces lignes :

Ainsi la philosophie des sciences reste trop souvent cantonnée aux deux extrémités du savoir : dans l'étude des principes trop généraux par les philosophes, dans l'étude des résultats trop particuliers par les savants. Elle s'épuise contre les deux obstacles épistémologiques contraires qui bornent toute pensée : le général et l'immédiat. Elle valorise tantôt l'a priori, tantôt l'a posteriori, en méconnaissant les transmutations de valeurs épistémologiques que la pensée scientifique contemporaine opère sans cesse entre l'a priori et l'a posteriori, entre les valeurs expérimentales et les valeurs rationnelles. (G. Bachelard, 1940, p.11)

Ce sont les philosophes qui très souvent chosifient ou réifient le cours de la pratique scientifique, celui-ci est fixé sur des résultats qui sont des résultats locaux déterminés, très précis, des résultats très souvent historiques, remis en question un peu plus tard ; et la philosophie a tendance à les transformer en faits absolus sur lesquels elle se met à réfléchir, et c'est ce qu'on appelle l'épistémologie. La présupposition fondamentale pour qu'il y ait de l'épistémologie est qu'on arrête le cours du travail scientifique sur certains résultats et qu'on l'immobilise ainsi.

2. Le réalisme scientifique à proprement parler.

2.1. L'essence de la science

Quelle autre technique utilisée pour dégager l'essence de la science ? Si paradoxal que cela soit, il n'y a pas de technique nécessaire pour dégager l'essence de la science. Aucune technique, car la technique comme la philosophie prétend toujours déterminer et transformer son objet, le produire à la manière de la philosophie, n'est nécessaire pour se replacer dans la posture la plus générale des sciences à l'égard du réel. Bien entendu il y a beaucoup de technologies investies dans la science, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Toute la technologie investie dans la science ne suffit pas à faire la science. Elle ne suffit pas à faire l'essence ou la posture scientifique.

L'appareil technico-expérimental est simplement un moyen donné à l'essence du réel et un moyen au service de la représentation de ce réel. Mais ce n'est pas ce qui va modifier le réel à connaître lui-même. Cela va modifier les représentations que l'on en a, mais pas le Réel lui-même. L'essence de la science, ce qui la spécifie, ce qui la distingue de manière irréductible, réside dans la positivité, dans l'espèce de consistance ontologique d'un réalisme et d'une certitude, d'une naïveté sans décision, qui sont tout à fait spécifique de l'esprit scientifique.

Le réalisme scientifique désigne par là la prétention la plus interne, la plus immanente, la plus spécifique de la science à être une connaissance du réel qui ne prétend pas le transformer. Ce réalisme c'est ce que postule de manière immanente du réel la science qui s'y rapporte en tant que telle. Il s'agit de tenter de décrire l'intention scientifique, presque l'intentionnalité de la science quant au réel et de mesurer sa prétention transcendante, savoir s'il atteint réellement ou pas. C'est dans ce sens que Bachelard écrit :

L'esprit scientifique nous interdit d'avoir une opinion sur des questions que nous ne comprenons pas, sur des questions que nous ne savons pas formuler clairement. Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est précisément ce sens du problème qui donne la marque du véritable esprit scientifique. Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit. (G. Bachelard, 1970, p.14).

2.2. Les invectives de la science

La philosophie finalement va chercher et poser la science toujours trop loin. Cela veut dire au bout de sa réflexion, au bout de son projet, au bout de son objectivité. Elle a tendance à imaginer que lorsque le scientifique est réaliste, lorsque le physicien est réaliste, le réalisme est un objet complètement brut, obscur, les simples propriétés de l'étant qui seraient encore au-delà de l'objectivité de l'objet. Or le réalisme scientifique, ce n'est pas du tout ce qu'imaginent les philosophes.

C'est précisément la transcendance philosophique, la décision philosophique et toutes les techniques qui sont liées à l'activité de la pensée philosophique, c'est tout ceci que la science exclut d'entrée de jeu, immédiatement dans son rapport au réel. La science n'entretient pas de rapport au réel. Elle est d'emblée dans le réel, c'est ce qui fait sa force et peut-être sa faiblesse mais elle ne va pas construire un rapport au réel car la construction de ce rapport au réel, c'est plutôt la connaissance, la production des connaissances. Mais la production des connaissances repose sur une expérience radicale, immédiate du réel. C'est ce qui expliquerait tous ces phénomènes qui sont si

caractéristiques de la pensée scientifique et sur lesquels les philosophes butent parce qu'ils ne peuvent pas les expliquer, la prétendue naïveté scientifique.

Les réflexions de la science sont l'aveuglement, le caractère de pensée sourde, muette. Evidemment elle ne parle pas le logos, comme le souligne Wittgenstein, (L. Wittgenstein, 1953). Elle ne parle pas le philosophique. Tous ces caractères sont parfaitement insupportables à la philosophie. Parce que la philosophie pense toujours dans l'élément de la représentation, de l'objectivation, même si c'est pour le critiquer, le réduire. L'objectivité philosophique n'a de cesse de le dénier, de le réduire, de le falsifier, cela s'appelle l'épistémologie.

3. L'épistémologie

3.1. Définition et problèmes

L'épistémologie c'est la tentative de réappropriation, de récupération philosophique exercée sur un type d'expérience, à savoir la science qui par définition refuse la philosophie. L'épistémologie, c'est cette attitude qui consiste à vouloir soumettre la science au logos, c'est-à-dire à l'usage philosophique du discours ou langage. Peut-on dire que la falsification expérimentale justifie cette emprise de l'épistémologie ? C'est ce que semble affirmer (K. R Popper, 1973, p.108), dans sa *Logique de la découverte scientifique*, lorsqu'il écrit : « Ce qui pousse le théoricien à rechercher une meilleure théorie est presque toujours la falsification expérimentale d'une théorie jusqu'alors acceptée et corroborée ». C'est dire que l'expérience du réel en tant qu'homme de science, est constituée de données immanentes absolues qui refusent le schéma de l'objectivité philosophique.

La science est le seul mode de penser qui ne pose pas son objet, qui est non positionnel. La science est plus réaliste qu'objective. La philosophie est plus objective que réaliste. Ce n'est pas seulement l'épistémologie de Kant, l'épistémologie idéaliste kantienne ou néo-kantienne qui refuse l'existence de données absolument immanentes ou qui refuse l'idée d'une manifestation non thétique de soi, pour lui opposer l'objectivité, par exemple l'objectivité des catégories (E. Kant, 1781). C'est toute la philosophie, qui comme décision ou comme transcendance, ne peut réellement accéder à l'essence de la science et produire alors par contre coup un symptôme très réactionnel ou réactif qui s'appelle l'épistémologie.

Si le programme d'une science rigoureuse de la philosophie passe par la destruction de l'épistémologie, c'est bien parce que le rapport unitaire traditionnel, de prééminence, le rapport de hiérarchie entre la science et la philosophie se trouve maintenant renversé au profit de la science elle-même. Plus exactement, il y a encore autre chose que renversé, car il ne s'agit pas de substituer le primat de la science au primat ancien de la philosophie. On ne gagne rien à vouloir faire de la science le substitut pur et simple de la philosophie. Il ne s'agit pas de renversement de hiérarchie, et d'un passage au positivisme anti philosophie. Pour résumer ces simples indications, on dira que la science ne reçoit pas son essence de la philosophie, elle possède au contraire une essence positive, autonome, spécifique.

Celle-ci ne se laisse pas penser ni comme mode de l'Être comme le fait Heidegger, qui réduit la science à être un moment dans l'histoire de l'Être, ou plus exactement M. Heidegger, (1927, p.29), « la primauté ontologique de l'Être ». Elle ne se laisse pas

penser comme un avatar d'un projet ontologique, ni comme simple exploitation des propriétés de l'Étant. En général, son non rapport au Réel ne passe pas par l'objectivité de type philosophique et ne tombe pas, non plus, sous la législation de la différence ontologique.

Il faut qu'il y ait une expérience transcendantale du Réel, expérience immédiate, préalable à la connaissance du Réel ; et nous la résumons dans un terme propre à la tradition philosophique mais en le changeant de sens, le Réel. L'élément de la science c'est le Réel. Ce n'est pas l'Être, ce n'est pas l'ontologie, comme à peu près toute la philosophie gréco-traditionnelle et heideggerienne en particulier l'a compris. L'élément de la science, le Réel, implique un usage et des catégories tout à fait hétérogènes, distinctes de celui du logos, comme fait la philosophie.

Des mêmes mots la philosophie et la science n'en font pas les mêmes usages. La science est un reflet, une représentation non thétique, non positionnelle du réel et qui ne change pas celui-ci en le manifestant. Tandis que la science change l'ordre de ses représentations plutôt que l'ordre du réel, la philosophie elle prétend changer l'ordre du réel en même temps que l'ordre des pensées. C'est là son illusion transcendantale. C'est ce qui fait dire à G. Bachelard ce qui suit :

Il faut accepter, pour l'épistémologie, le postulat suivant : l'objet ne saurait être désigné comme un objectif immédiat ; autrement dit, une marche vers l'objet n'est pas initialement objective. Il faut donc accepter une véritable rupture entre la connaissance sensible et la connaissance scientifique. (G. Bachelard, 1938, p.239)

De plus, la science et la philosophie ont la même finalité. Autant la vérité scientifique est provisoire autant l'est toute philosophie. Mais la possibilité, dans la communauté scientifique, d'un accord des esprits, est le signe apparent de l'objectivité de la connaissance scientifique. On n'en trouve pas l'équivalent en philosophie. Il n'existe pas de critère décisif qui permette de trancher entre les philosophies différentes.

Le programme ne consiste pas à arrêter de philosopher. Il ne s'agit pas d'interrompre la continuité des décisions philosophiques. Ce serait là une simple dénégation de la philosophie. Il ne s'agit pas de détruire, de nier la philosophie (L. Althusser, 1967, p. 112). Ce programme consiste plutôt à éprouver déjà comme actuellement suspendu depuis la science la décision philosophique et son autorité sur elle-même ; pas son autorité sur le monde, sur les objets, ou d'une certaine manière à ses risques et périls, elle combat durement pour jouir de sa pleine validité. Mais il s'agit plutôt d'inhiber son autorité sur la science, sur le réel auquel accède la science, sur le savoir rigoureux qu'il est possible d'acquérir de la philosophie.

3.2. La complexité du projet

Faire de la philosophie une « science rigoureuse » est complexe. Cette complexité résulte de la pratique du discours philosophique. En effet, il existe en philosophie, une foi spontanée qui anime le philosophe, cette croyance à soi comme au réel. Cette illusion n'est pas détruite au sens mondain ou effectif du terme. En ce sens là, tout est conservé. Tout est conservé de la philosophie mais simplement au titre d'objets à examiner ou à étudier, pas au titre de sujet de la science.

En revanche, tout cela est détruit ou invalidé du point de vue de ce sujet, du point de vue transcendantal, immanent ou réel. Comment le rapport à soi de la philosophie,

c'est-à-dire la circularité philosophique, peut-elle être empêchée puis qu'elle est toujours inhibée de se rapporter à elle-même. Il va falloir une dissociation de l'objet de la science et de la science de cet objet réel. La science n'est pas un segment ou un fragment de son propre corpus, c'est-à-dire un ensemble d'objets, et la science n'est pas prise elle-même dans les objets dont elle est la science ; alors que par définition, la philosophie est toujours l'un des objets de la philosophie. Il n'y aura, du coup, aucune parcelle des « marges de la philosophie » dans la philosophie, et pas seulement du monde pour être conservé dans le sujet de la science

S'il y a un programme, et ce n'est même pas sûr, peut-être ce terme de programme est déjà excessif, ce sera celui du passage de la pratique spontanée et naïve de la philosophie à une science pure de celle-ci, à un examen théorétique de la philosophie, examen qui serait fondé rigoureusement dans la réalité de son objet, et dans la réalité de ce qu'on appelle une science. Les philosophes ont suffisamment accablé au cours de la tradition, la science, sa naïveté, son technicisme, son caractère de penser sourd et aveugle, son opérativité sans pensée etc. Nous savons que les philosophes, de Platon à Heidegger, ont soutenu que la science rêve mais qu'elle ne pense pas ; c'est là une boucle qui se confond avec le cercle philosophique, ce jugement très négatif, très destructeur sur la science.

Il faut mettre un terme à ce discours philosophique réducteur sur les sciences. Il est peut-être temps de faire remarquer au dernier promeneur de l'épistémologie et de la philosophie des sciences que celles-ci ont d'abord une pensée consistante, une pensée spécifique mais qui ne s'épuise pas dans ce qu'ils appellent le fait de la science.

La science pense, simplement, elle ne pense pas comme la philosophie ; elle n'objective que ses représentations mais elle n'objective pas le réel au moyen de ses représentations. Les sciences ont une naïveté certes mais une naïveté constitutive, essentielle qui fait leur force, pas seulement leur faiblesse, une naïveté plus primitive et essentielle que la naïveté seconde qui s'attache à la pratique philosophique jusque dans ses opérations de vigilance critique les plus exacerbées. Cette naïveté seconde est un résidu et une ignorance, une dénégation de sa source de dernière instance qui est la naïveté propre au savoir scientifique. Retrouvons à nouveau G. Bachelard :

La plupart des discussions philosophiques sur la réalité du monde sensible se font à propos d'objets pris comme exemples, prétextes ou occasion, donc au niveau de l'instance d'objectivation de l'objet désigné. Mais l'objet simplement désigné n'est pas à proprement parler un bon signe de ralliement pour deux esprits qui prétendent approfondir la connaissance du monde sensible (G. Bachelard, 1949, p.54).

Ce n'est donc pas une opération de renversement ou de rétorsion même si nous disons que la philosophie est une pratique naïve. Nous ne prétendons pas renvoyer à la philosophie l'argument de la naïveté et la spontanéité de sa pratique immémoriale. La philosophie tient la forme de naïveté qui affecte encore sa réflexion, sa critique, d'une expérience de pensée plus originaire celle de la science, d'une naïveté en un sens plus fondé non thétique d'elle-même quoique plus muette. La science est naïve, c'est-à-dire qu'elle ne falsifie pas, qu'elle ne dénie pas, étant trop inhérente à elle-même comme le fait la philosophie de son propre objet. La science seule a la probité de sa naïveté. La philosophie, elle est naïve mais ne sait pas toujours qu'elle est naïve.

Elle veut détruire ou critiquer cette naïveté mais sans se rendre compte que la critiquant ou la détruisant avec les moyens de la philosophie, elle ne fait en réalité que la prolonger, ou du moins la continuer en s'enrichissant, si l'on peut dire, de l'illusion de la voir détruite du fait même qu'elle l'a critiquée. Mais précisément de même que le savoir scientifique, le savoir véritable ne transforme pas son objet en le connaissant, de même la critique véritable ne transforme pas son objet en le critiquant. C'est la vérité profonde qui est contenue dans la thèse kantienne d'une critique nécessaire de l'illusion transcendantale, critique qui ne pouvait pas prétendre détruire de part en part à la racine même cette illusion.

CONCLUSION

La philosophie, la plupart du temps, se contente de vouloir réfléchir sur sa naïveté et par-là même ne fait que la reproduire ou la relancer, en croyant justement la détruire alors que la science, elle, sait qu'elle ne la détruit pas. La philosophie projette une image d'elle-même et une image de sa propre naïveté, une version réflexive, prédicative de sa propre naïveté et appelle cela la naïveté de la science. Mais en réalité, ce n'est pas là la naïveté de la science. Cette image, en général, que la philosophie donne de la science est passablement grossière et elle est destinée à montrer l'importance et la nécessité d'une relève philosophique du savoir scientifique. Tandis que la philosophie tente une opération de conquête unitaire sur la science, l'intérêt de retrouver son essence réside uniquement dans la dualité qu'elle impose à la philosophie elle-même. En définitive, la complexité d'une science rigoureuse de la philosophie est intimement liée au discours philosophique.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALTHUSSER L., (1967), *Philosophie et philosophie spontanée des savants*, Paris, Maspero.
- BACHELARD G., (1938), *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin.
- BACHELARD G., (1940), *La philosophie du non*, Paris, PUF.
- BACHELARD G., (1949), *Le rationalisme appliqué*, Paris, PUF.
- BADIOU A., (1982), *Théorie du sujet*, Paris, Seuil.
- COURNOT A. A., (1975), *Ceuvres complètes, Essai sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique*, Paris, Vrin.
- DELEUZE G., (1968), *Différence et répétition*, Paris, PUF.
- DELEUZE G. et Guattari F., (1991), *Qu'est-ce que la philosophie*, Paris, Minuit.
- GÖDEL K., (1930), *La complétude de la logique classique du premier ordre*, Vienne, Académie des Sciences.
- GÖDEL K., (1931), *Théorème d'incomplétude*, Vienne, Académie des Sciences.
- HABERMAS J., (1985), *Le discours philosophique de la modernité*, Paris, Gallimard.
- HEIDEGGER M., (1927), *Etre et temps*, trad. John Macquarrie, Paris, Gallimard.
- HUSSERL E., (1989), *Philosophie comme science rigoureuse*, trad. Marc B. de Launey, Paris, PUF.
- HUSSERL E., (1970), *Recherches logiques*, trad. John Niemeyer Findlay, Paris, PUF.

KANT E., (1781), *Critique de la raison pure*, trad. Alain Renaut, 2018, Paris, Gallimard.

KOYRE A., (1961), *Etude d'histoire de la pensée philosophique*, Paris, EHESS.

KUHN Th., (2008), *La structure des révolutions scientifiques*, trad. Laure Meyer, Paris, Flammarion.

LEIBNIZ G. W., (1677), *Essais philosophiques*, trad. R. Ariew et D. Garber, Paris, PUF.

LEVINAS Emmanuel, (1979), *Le temps et l'autre*, Paris, PUF.

NIETZSCHE F., (1908), *Ecce Homo*, trad. J. Hollingdale, Paris, Flammarion.

POPPER K. R., (1973), *La logique de la découverte scientifique*, trad. N. Thyssen-Rutten et P. Devaux, Paris, Payot.

RENAUT A., (1997), *Kant aujourd'hui*, Paris, Aubier.

SARTRE J.-P., (1985), *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard.

SPINOZA B., (1663), *Les principes de la philosophie de Descartes*, trad. Ch. APPUHN, Paris, Flammarion.

WITTGENSTEIN L., (1953), *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard.